

CHAPITRE XVIII

Corinthe. — Gallion. — Le Vœu. — Lettres
aux Thessaloniens

On a rebâti aujourd'hui la ville de Corinthe, sur le golfe de Patras, à une lieue et demie de la ville primitive. La situation de l'ancienne Corinthe était admirable. Du haut de l'Acrocorinthe on découvre les deux mers, des plaines d'une végétation luxuriante et d'une prodigieuse fertilité, des masses de verdure, des vignes, des mûriers, des orangers, de splendides paysages, et l'Acropole d'Athènes.

Saint Paul quitta cette dernière cité, sans qu'aucune explication de son départ nous soit donnée par les Saints-Livres. Sans doute le pèlerin apostolique, ayant fondé l'Église d'Athènes, voulait porter ailleurs la divine lumière. Une quinzaine de lieues au plus séparent Athènes de Corinthe par la voie de terre, et la voie de mer abrège encore la distance. Nous ignorons si saint Paul choisit la terre ou la mer. Le silence des *Actes* à cet égard rend la question difficile à trancher. On a prétendu que les *Actes* auraient parlé si le grand apôtre eût adopté la voie de terre, parce qu'alors il n'aurait pas manqué de s'arrêter quelque part en chemin, pour annoncer l'Évangile. Mais il est certain d'après ce qui précède dans l'histoire de saint Paul, que cet illustre et zélé missionnaire n'avait pas l'habitude invariable

de s'arrêter pour prêcher partout où il passait ; et ensuite, il est non moins certain que saint Luc ne raconte pas tout. La raison invoquée contre le voyage de saint Paul d'Athènes à Corinthe par voie de terre n'est donc pas probante.

Mais nous n'avons aucun motif sérieux de contrarier ceux qui tiennent au voyage par mer. Saint Paul, disent-ils, aborda à Cenchrée, port de Corinthe ; il savait qu'il y trouverait toute une colonie de Juifs. Puisque Corinthe était le but réel de son voyage, n'aurait-il pu se rendre un peu plus tard de Corinthe à Cenchrée ?

Renan qui s'est mêlé mal à propos d'écrire en fort beau style plusieurs volumes incohérents sur les origines du Christianisme, cherche à déprécier la Corinthe de saint Paul. Elle aurait à peine été une ville hellénique, et, pour en faire une importante colonie romaine, César l'avait peuplée surtout d'affranchis. Il y avait assurément à Corinthe des Grecs, mais avec eux un ramassis de gens de toute sorte et de toute origine qui aimaient César. La cité entière était comme un vaste mauvais lieu, et l'extrême corruption des mœurs qui y régnait avait rendu son nom proverbial¹. Riche, brillante, fréquentée par des étrangers nombreux, et centre d'un commerce des plus actifs, Corinthe avait quelque ressemblance avec Paris ; mais elle occupe dans l'histoire des arts une place glorieuse. On dit que la peinture y fut inventée ; la statuaire y florissait, et le plus estimé des bronzes antiques est le

1. Renan, *Saint Paul*, ch. VIII.

bronze de Corinthe ; la poterie de Corinthe est très célèbre. Le plus orné des ordres de l'architecture grecque est le Corinthien. La première trirème fut construite à Corinthe. Si la littérature y eut moins d'éclat que les arts, cette ville fameuse produisit néanmoins le second inventeur du dithyrambe, Arion, et les poètes cycliques Æson, Eumélus et Eumolpe.

L'Acrocorinthe, le Sisyphæum, les Propylées, l'Odéon, le Gymnase, la fontaine de Peirène, les temples d'Athénè Chalinitis, d'Apollon, de Vénus, et une multitude d'autres édifices publics, embellissaient cette cité entourée de murs, et assise sur un rocher, à plus de soixante mètres au-dessus de la plaine.

Les Romains survinrent. C'étaient des Barbares. Ils s'emparaient à cette époque des œuvres d'art, sans en comprendre toujours la valeur. Ils tuaient les hommes et détruisaient les villes. L'an 146 avant J.-C., le consul Mummius anéantit ainsi la première Corinthe. Il avait fait d'abord transporter en Italie les plus belles statues, les plus belles œuvres d'art ; mais il avait exigé de ceux qui s'étaient chargés du transport l'engagement de remplacer les chefs-d'œuvre qui n'arriveraient pas à destination en bon état par des chefs-d'œuvre de même mérite. L'intelligence artistique de Mummius trouvait ce contrat tout naturel. Il éteignit la *Lumière de la Grèce* : la première Corinthe fut ainsi appelée par Cicéron ; mais César ralluma cette *Lumière*, trois ans avant la mort tragique de Cicéron. Il remplit la nouvelle

Corinthe, *Colonia Julia Corinthus*, non pas seulement d'affranchis ; il y établit encore des vétérans. Il ne faut pas d'ailleurs juger avec dédain les affranchis ; car tous les esclaves n'étaient pas des hommes grossiers et dégradés. Les deux plus illustres fabulistes de l'antiquité, Ésope et Phèdre, furent esclaves. Chez les Romains, on confiait à des esclaves l'instruction des fils de famille, et les affranchis y purent parvenir à la dignité de gouverneurs de provinces, et même à celle de ministres et de conseillers intimes des empereurs. Ne méprisons donc pas les affranchis qui furent associés par César à ses vétérans pour ressusciter Corinthe. César n'était pas un barbare ou un demi-barbare comme Mummius. Ceux qui l'aimaient avaient reçu de lui le culte du beau. Et puis les affranchis, et les vétérans devaient fatalement subir l'influence de l'élément grec ; l'Empire Romain tout entier la subit, et la Grèce vaincue fut par là victorieuse. La licence des mœurs n'était pas, comme Renan semble l'affirmer, le seul caractère distinctif de Corinthe ; elle en avait un autre, et c'était l'opulence. Horace y faisait allusion lorsqu'il disait : « Il n'est pas donné à tous d'aller vivre à Corinthe¹. » Ni tous les Grecs, ni tous les Romains ne possédaient assez de fortune pour s'y fixer dans l'oisiveté. C'est l'opulence des Corinthiens, jointe au climat du pays, qui avait engendré la licence de mœurs qu'on eût le droit de leur reprocher. Ils l'entretenaient par les orgies du culte de Vénus, et elle motiva, pour exprimer d'un mot leur genre de vie,

1. Horat., *Ep.*, I, 17, v. 35.

la création d'un verbe spécial qui serait convenablement traduit en français par le verbe « *corinthiser* ».

La population de Corinthe était considérable. On l'évalue à 70,000 ou 80,000 habitants ; mais il convient d'ajouter à ce nombre les 460,000 esclaves dont parle Athénée : cela faisait de cinq à six esclaves en moyenne par habitant, et ce chiffre est des plus modestes, étant donnée la richesse proverbiale des Corinthiens. L'addition de ces esclaves, les uns grossiers, les autres lettrés ou artistes, aux citoyens libres devait modifier singulièrement le jugement porté sur la ville elle-même par un apôtre habitué à s'adresser à tous sans distinction de libre ou de non-libre, de Grec ou de Barbare, et prêchant à tous avec le même cœur la liberté des fils de Dieu. 530 ou 540,000 âmes ! Quelle conquête à entreprendre ! Quelle proie à ravir au démon !

Ce fut peut-être César qui introduisit les Juifs à Corinthe, en la repeuplant. César aimait les Juifs, et les Juifs l'aimaient. Après son assassinat, ils pleurèrent à son tombeau pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Le Juif Aquilas, né en Asie-Mineure, dans la province du Pont, reçut saint Paul dans sa maison. Un autre Aquilas ou Aquila traduisit le premier après les Septante l'Ancien-Testament d'hébreu en grec. Il le fit 70 ans et plus après le séjour de saint Paul à Corinthe, vers l'an 130 de J.-C., sous l'empire d'Adrien, et il inséra dans sa traduction une multitude de fables et de traditions judaïques. C'était un païen converti au Christianisme, qui, ayant été chassé de l'Église à cause de son

attachement obstiné aux pratiques de l'astrologie judiciaire, embrassa le Judaïsme en haine des Chrétiens.

L'Aquila qui fut à Corinthe l'hôte de saint Paul n'apostasia jamais. Il avait résidé à Rome avec sa femme Priscilla, jusqu'à l'édit de Claude qui en expulsa tous les Juifs, et surtout peut-être les Juifs chrétiens. Les deux époux se réfugièrent alors à Corinthe, et ils y attendaient qu'il leur fût possible de se fixer à Rome de nouveau. Ils s'y trouvaient cinq ou six ans plus tard, quand saint Paul écrivit aux Romains. Cependant, dans l'intervalle¹, ils s'étaient embarqués pour la Syrie avec le grand apôtre qui les laissa à Éphèse.

Le choix de la maison d'Aquila et de Priscilla fait par saint Paul pour y loger pendant son séjour à Corinthe prouve que la réputation des deux époux était irréprochable.

Mais saint Paul avait eu une autre raison de les préférer : c'est qu'ils étaient du même métier que lui. Ils fabriquaient des tentes. Afin de ne pas parler comme tout le monde, Renan dit qu'ils étaient tapisseries². Renan fait tort à sa science du grec ; car jamais le mot grec employé ici par l'auteur des *Actes* n'a signifié un tapissier³. On dissertera tant qu'on voudra sur la matière première mise en œuvre par les fabricants de tentes. Était-ce l'étoffe spéciale inventée en Cilicie ? Étaient-ce des peaux d'animaux ? Nous inclinerions vers cette dernière

1. *I Cor.*, xvi, 19. — 2. Renan, *Saint Paul*, ch. viii. — 3. *Act.*, xviii, 3.

hypothèse, et parce que les peaux d'animaux nous paraissent plus aptes que l'étoffe cilicienne à protéger des soldats en campagne, ou des voyageurs s'abritant sous la tente, et parce qu'il était plus facile de se les procurer partout ; mais nous ne confondrons jamais le fabricant de tentes de la langue grecque avec un tapissier.

Le ministre de l'autel a le droit de vivre de l'autel. Saint Paul le savait, et les Corinthiens auraient pu le nourrir ; seulement les riches de Corinthe n'étaient guère disposés à faire des sacrifices d'argent pour le bien, et saint Paul voulait pouvoir leur dire : « Je vis de mon travail, et ne vous demande rien ! Ce désintéressement de saint Paul était une force, un puissant moyen de conversion. Uni au zèle et à la charité de l'apôtre, il fonda solidement l'Église de Corinthe, qui se tenait encore debout et triomphante au V^e siècle, comme nous l'atteste Théodoret¹. Il y a là dans la conduite de saint Paul une leçon et une condamnation pour ceux qui s'enrichissent des biens de l'Église, et ne lui rendent que très peu de services.

Le missionnaire de J.-C., fidèle à ses principes, s'adressa d'abord aux Juifs. Tous les samedis, il prêchait dans la synagogue, et s'efforçait de démontrer à ses auditeurs, Juifs ou Grecs, que J.-C. est le Messie promis au monde. Lorsque Silas et Timothée furent venus de Macédoine à Corinthe, au lieu de profiter de leur présence pour se reposer, ou du moins pour diminuer ses fatigues, il se crut

1. Théodoret, *In Epist. ad Corinth.*

au contraire obligé de donner l'exemple, et il redoubla d'ardeur. Sans se laisser arrêter par aucune considération humaine, il déclara hautement aux Juifs que, s'ils voulaient être sauvés, ils devaient adorer J.-C., et l'indignation des Juifs n'eut plus de bornes. Eux, adorer ce pendu que leurs pères avaient cloué à la croix! Qui donc osait leur conseiller cet acte scandaleux et sacrilège? C'est un Juif, un frère, un Pharisien apostat, un ancien persécuteur implacable des Chrétiens, converti maintenant au Christianisme! Ils se mirent à proférer contre le Christ les blasphèmes en usage dans les synagogues, et, fous de colère, ils maltraitèrent saint Paul. Puis, ils argumentèrent, et ils opposèrent aux assertions de l'apôtre des textes d'Écriture-Sainte qui prouvaient, à les entendre, que J.-C. n'est pas le Messie. Saint Paul les réfuta; car l'Esprit de Dieu qui parlait par sa bouche était le même qui avait inspiré les auteurs du Saint-Livre, et cet Esprit ne pouvait céder la victoire à d'orgueilleux sophistes. Mais les Juifs s'obstinèrent, et plein d'horreur pour leur abominable langage contre Notre-Sauveur, saint Paul se souvint que ce doux Maître avait dit: « Si l'on ne vous reçoit pas quelque part, secouez la poussière de vos sandales, et allez ailleurs. » Il dit aux Juifs: « Je suis innocent de votre perte; elle ne vient que de vous. Je vous ai offert la vérité et la grâce, et vous les avez refusées. Vous ne me reverrez plus dans votre synagogue. Je secoue devant vous non seulement mes sandales, mais tous mes vêtements; car la poussière de la synagogue

a pu s'y attacher, et cette poussière est une souillure. Que votre sang soit sur vos têtes! je n'en suis pas responsable, et je me tourne vers les Gentils. »

Afin d'accuser plus nettement cette évolution, saint Paul sortit de chez Aquilas, malgré la sainteté de ce chrétien si dévoué à J.-C., uniquement parce qu'Aquilas était Juif d'origine. Tout près de la Synagogue demeurait un Gentil d'origine, nommé Justus; saint Paul alla demeurer chez lui.

La Vulgate et plusieurs manuscrits appellent Justus, Titus Justus. D'autres disent Titius Justus. Les versions arabe et syriaque disent simplement Titus, et omettent le nom de Justus. Quelques interprètes ont confondu ce personnage avec Titus, le compagnon de saint Paul qui fut évêque de Crète. La confusion n'est pourtant guère naturelle, puisque Titus, évêque de Crète, avait accompagné saint Paul à Jérusalem, à l'époque du concile, et qu'il était par conséquent converti au Christianisme longtemps avant le voyage de saint Paul à Corinthe. Or, Titus Justus nous est donné ici comme un Gentil craignant et adorant Dieu, comme un prosélyte peut-être. Admettons à la rigueur que, depuis son arrivée à Corinthe, saint Paul l'eut converti, il n'en résulterait pas qu'il fût le même que l'évêque de Crète. A quoi bon discuter? Les plus anciens manuscrits connus du Nouveau-Testament, le Vatican, l'Alexandrin et le Sinaitique, portent le nom de Justus, sans qu'il soit précédé de celui de Titus. La controverse est par là dirimée.

C'est à cause de sa charité pour les Juifs que

saint Paul avait choisi pour y loger la maison de Justus, voisine de la synagogue. Les Juifs pouvaient ainsi voir les Grecs prosélytes, et tous les Chrétiens de Corinthe venir trouver l'apôtre, et pour peu que le cœur de l'un d'eux eût été blessé par le glaive à double tranchant de la divine parole, il était tenté par l'exemple d'aller à saint Paul, afin de guérir de cette heureuse blessure. Ne serait-ce pas de la sorte que Crispus, prince de la synagogue, fut amené à demander le baptême ? Il crut au Seigneur, et avec lui, tout son monde. Un grand nombre de Corinthiens crut de même, et tous furent baptisés. Quel triomphe ! La conversion du prince de la synagogue de Corinthe est l'équivalent de ce que serait celle du grand rabbin de Paris. Elle fut plus merveilleuse encore ; car les Juifs avaient alors une foi mosaïque très difficile à rencontrer aujourd'hui. Aussi la conversion de Crispus frappa vivement les Corinthiens, et centupla les succès de saint Paul.

Il fut honoré d'une vision surnaturelle vers ce temps-là. Le Seigneur Jésus, le Jésus du chemin de Damas, le Jésus du troisième ciel, lui apparut pendant la nuit, et lui dit : « Ne crains rien ! Parle, et ne te renfermes pas dans un silence prudent. Je suis avec toi, parle ! Et personne n'essayera de te faire du mal, parce que j'ai à moi dans cette ville un peuple nombreux¹. »

Saint Paul resta à Corinthe dix-huit mois, y enseignant constamment l'Évangile. Il finit par lasser la patience des Juifs endurcis. Le prince de la syna-

1. *Act.*, xviii, 9, 10.

gogue, Crispus, qui fut plus tard évêque d'Égine, ville voisine d'Athènes¹, avait été remplacé par Sosthènes. Entraînant Sosthènes, ou entraînés par lui, les Juifs conduisirent de force saint Paul au tribunal du proconsul d'Achaïe. Ce proconsul était Marcus Annæus Novatus, frère aîné de Sénèque le Philosophe, et oncle du poète Lucain. Ayant été adopté par Lucius Junius Gallio, de la famille des Gallions mentionnée par Cicéron dans ses Lettres à Atticus, et par Tacite dans ses Annales, Marcus Annæus Novatus avait pris le nom de son bienfaiteur, et Stace l'appelle « *dulcis Gallio*² », le « doux Gallion ». La faveur dont jouissait Sénèque, son frère, auprès de l'empereur Claude, lui valut le gouvernement de l'Achaïe. Ce même frère lui dédia, paraît-il, un livre *sur les accidents qui nous surprennent à l'improviste*, et un autre *sur la vie bienheureuse*. Ceux qui croient que saint Paul eut des relations avec Sénèque le philosophe pensent que Gallio contribua à les établir. Il y a des lettres supposées de saint Paul à Sénèque et de Sénèque à saint Paul ; mais saint Jérôme et saint Augustin affirmant la réalité de la correspondance, les lettres authentiques ont dû se perdre. Est-il bien irréfutablement démontré que les lettres connues de nous sont supposées ? On a prêté à Gallio un penchant pour le Christianisme ; on est allé jusqu'à faire de Gallio un chrétien. Ce qui n'est pas douteux, c'est que, condamné à mort par Néron, Gallio se suicida. Il était sénateur à ce moment.

Les Juifs de Corinthe accusèrent saint Paul au

1. *Constit. Apost.*, l. VII, cap. XL.—2. *Stat., Sylc.*, II, vii, 35.

tribunal de Gallio d'engager les hommes à rendre à Dieu un culte non conforme à leur Loi. Chaque jour les prêtres païens prêchaient l'idolâtrie, et les Juifs n'auraient pas osé porter plainte contre eux. Ils déferaient la prétendue impiété de saint Paul à Gallio, parce que saint Paul était un Juif. Mais saint Paul ne dogmatisait plus dans leur synagogue. Pourquoi le dénonçaient-ils ? Querelle de famille ! Gallio connaissait au moins de nom les diverses sectes juives, Pharisiens, Sadducéens, Esséniens, etc. ; de quel droit se serait-il permis de juger des questions de secte ? Il savait que saint Paul était éloquent, convaincu, et d'une vertu éprouvée ; pourquoi aurait-il puni saint Paul ? Il s'attendait probablement à la démarche que faisaient les Juifs mécontents ; car il avait sa police, et la police romaine ne laissait rien à désirer. On peut donc supposer que ses résolutions étaient prises d'avance. Saint Paul gardait le silence, et Gallio parla : « S'il s'agissait, d'une injustice ou d'un crime, ô Juifs, je vous écouterai et vous aiderai juridiquement ; mais s'il s'agit de querelles de mots et de noms, ou de l'interprétation de votre loi religieuse, c'est à vous de voir ce qu'il y a à faire. Je ne veux pas être juge de questions de ce genre. » Et Gallio écarta les Juifs de son tribunal, en les menaçant de prendre des mesures, s'ils insistaient. Cette conduite était des plus sages, et prouve que, sans inquiétude au sujet de sa religion, Gallio ne considérait pas comme véritable la religion des Juifs. Un récent décret impérial avait expulsé de Rome cette race en tous lieux turbulente,

qui bientôt allait être expulsée même de Jérusalem. Que les Juifs s'arrangent entre eux. La doctrine de saint Paul est une doctrine juive aux yeux du Gouverneur romain, et saint Paul la fera prévaloir s'il le peut, malgré sa rupture avec la synagogue. Il n'y a rien dans cette attitude de Gallio qui procède de l'indifférence en matière de religion ; il est attaché à sa religion, et ne veut pas s'occuper des controverses qui divisent les adeptes d'une religion qu'il croit être fausse. C'est pourquoi ceux qui ont appelé Gallionistes les indifférents en matière religieuse n'ont pas saisi exactement le sens de cette scène des *Actes*.

Les assistants s'apercevant que les dénonciateurs de saint Paul ne se retiraient pas, se jetèrent sur le Prince de la synagogue, Sosthènes, et le frappèrent devant le « bēma ». Gallio n'intervint pas. Les commentateurs s'en sont émus bien à tort ; car Gallio laissa faire, parce qu'on le débarrassait de gens dont l'entêtement l'obsédait. La Vulgate et les meilleurs textes disent que Sosthènes fut ainsi corrigé par tous, Grecs ou non ; les hommes sont les hommes, et nous ne voudrions pas affirmer qu'aucun des convertis de saint Paul n'ait, en cette circonstance, malmené le prince de la Synagogue.

Après avoir séjourné longtemps encore à Corinthe, le grand apôtre fit ses adieux aux frères et s'embarqua pour la Syrie. Ici nous rencontrons un texte qui a divisé les exégètes : « Il s'embarqua pour la Syrie, et avec lui Priscilla et Aquilas, ayant coupé ou fait couper ses cheveux à Cenchrée ; car il avait un vœu. »